

L'INSECTARIUM

« J'vais me baigner, l'eau à l'air super bonne ! Personne veut venir avec moi ? »

Jocelyne, flottant dans ses sous-vêtements, se résout à aller se baigner seule dans l'eau transparente. C'est le début de la soirée mais il fait encore très chaud, le ciel est d'un gris anthracite, comme un orage refusant d'éclater. Il fait toujours sombre ici, sans un souffle de vent, et surtout il ne pleut jamais — cette île a-t-elle déjà connu une seule goutte de pluie ? Ma main gauche siffle, faut que j'aille pointer en croisant les autres : dès que je les ai vus à la réunion, j'ai su que j'avais aucun point commun avec eux.

C'était le 10 juin 2012, il faisait un temps splendide, l'azur se reflétait dans les vitrines des magasins ; avant la réunion, j'étais passée emprunter des romans à la bibliothèque. J'ai reconnu de loin les R.L.D.D.R. (Rmistes de Longue Durée Difficilement Reclassables) qui s'agglutinaient comme des mouches devant le centre social. Une certaine Jocelyne — brunette boulotte aux cheveux méchés de rouge — s'égosillait à expliquer le principe de la varappe à une post-adolescente en robe blanche, qui la regardait avec une mine ahurie. Un quinquagénaire en vêtements décontractés vérifiait méthodiquement les documents rangés dans sa sacoche de cuir noir ; à ses côtés un jeune homme au physique d'étudiant dégingandé griffonnait sur un minuscule carnet en moleskine. Un peu à l'écart un type obèse engoncé dans un costume trois-pièces défraîchi se rongait les ongles. Un colosse bodybuildé nous apprit qu'il s'appelait Fred avant de nous faire entrer dans une salle en contre-plaqué, anachroniquement décorée de guirlandes de Noël. On nous donna à signer la feuille d'émargement, puis chacun se présenta. La porte s'ouvrit brusquement : une jeune femme blonde — maquillage permanent, habillée à la dernière mode — entra suivie d'un individu basané, enturbanné, s'exprimant dans un dialecte incompréhensible. Au bout d'un quart d'heure, j'ai commencé à me sentir mal, il faisait trop chaud dans cette pièce sans fenêtres. J'allais me lever pour sortir quand ils entrèrent façon commando, le visage masqué par des masques à oxygène. Personne n'a réagi. Je me souviens d'une odeur âcre de fumée, d'un goût de plomb dans la bouche. Michel, Fred, Marie-Louise, Lionel, Mathilde, Jocelyne, Virgile et Shikmut : ils sont tous tombés, les uns après les autres. Leurs huit têtes ont résonné avec fracas sur les tables en formica. J'ai dû être la dernière à

m'effondrer, en voyant au mur une affiche que je n'avais pas remarquée auparavant : « Le travail rend digne » — puis le noir complet.

Au réveil deux choses me frappèrent : ma bouche était pâteuse et, plus étonnant, j'étais sur une île. Je me trouvais dans un hamac, à l'intérieur d'une petite case, exclusivement meublée d'une table et d'une chaise de jardin en plastique. Mon sac était posé dessus, j'en fis un rapide inventaire, constatant qu'il ne manquait que mon portable. Dehors, alignés sur la plage : huit cases, huit vélos d'appartement, huit cabines w.-c., huit douches et sept énergumènes dans un état d'hébétude avancé, essayant de comprendre ce qu'ils faisaient là. C'est alors que Fred est arrivé de nulle part :

« Je m'appelle Fred, Fred Fougasse, on s'est déjà vu hier à la réunion. Je suis animateur/éducateur/coach socio-éducatif et sportif Vous êtes tous des R.L.D.D.R. : c'est à ce titre que vous participez à ce programme d'aide au retour à une vie plus saine, plus équilibrée et plus hygiénique, pour une réinsertion rapide et surtout efficace. Je suis là pour vous encadrer dans vos activités quotidiennes de bien-être et de rééquilibrage. »

Dès le premier jour, lors des excursions en forêt, on a remarqué les messages gravés sur les arbres : « Le travail rend digne », « Accédez au confort par l'effort », « Respecter les lois, c'est se respecter soi », « Consommer est un droit inaliénable », etc. Notre planning est simple : pointage deux fois par jour à neuf et vingt et une heures, activité de bien-être et de rééquilibrage — vissage de boulons ou plantage de clous, par exemple — de neuf à douze et de quatorze à dix-huit heures, vélo d'appartement de treize à quatorze et de dix-huit à dix-neuf heures, prise de repas individuel dans nos cases à douze et dix-neuf heures. Concernant l'hygiène corporelle et nos besoins, les plages horaires sont également prévues. Pour le pointage au début c'était contraignant, mais au troisième jour c'était devenu un réflexe. Quand notre main gauche se met à siffler, à neuf et vingt et une heures, il faut la placer sous la borne dans les deux minutes, sinon l'implant diffuse une substance toxique dans l'organisme. Des cachets nous sont ensuite distribués : le blanc du matin remplace un petit déjeuner équilibré, le noir du soir une tisane à la verveine, dixit Fred. Les repas ont eux aussi nécessité une période d'adaptation. Une boîte réfrigérée, portant les sept chiffres et la lettre de notre code personnel, nous attend dans notre case aux heures prédéfinies : elle est remplie de cinq fruits et légumes et d'une portion de céréale, le tout emballé sous vide. Lionel est bien le seul à se satisfaire de ces menus, récemment converti au végétarisme suite à une

expérience professionnelle traumatisante dans une usine d'aliments pour chiens. On s'endort tous très tôt, vers vingt et une heures trente, et l'on ne se réveille jamais avant huit heures du matin ; certains pensent que c'est grâce à la saine fatigue de la journée, d'autres prétendent que c'est l'œuvre des cachets noirs.

Hier, ils sont venus chercher Shikmut ; on n'est toujours pas sûr que ce soit vraiment son nom, mais c'est la seule chose qu'on ait compris de son charabia : ils l'attendaient à la borne à neuf heures.

« Erreur d'aiguillage, vous n'êtes pas sur la bonne île. Suivez-nous. »

Il s'est débattu, criant quelque chose s'apparentant vaguement à « mioziqiadès », puis ils l'ont emmené de force. On n'a rien fait ; qu'est-ce qu'on aurait pu faire ? Après tout, on ne sait rien de lui : c'était peut-être un narcotrafiquant pakistanais, ou même un terroriste. Depuis les commentaires vont bon train à propos de ces « autres îles » ; peut-être que Shikmut a été conduit sur une île « spéciale étrangers », avec des activités plus corsées... Combien y a-t-il d'îles exactement ? A vrai dire, c'est surtout à propos de la nôtre qu'on s'interroge. Michel, le demandeur d'emploi modèle, toujours prêt à dégainer C.V. et cartes de visite, est persuadé qu'il s'agit d'un stage d'endurance en milieu hostile, destiné à recruter un employé efficace, et il ne compte pas laisser sa place. Jocelyne, dont la bonne humeur continuelle me semble un peu surjouée, à l'air de se croire dans un club de vacances. Son maquillage permanent affadi chaque jour un peu plus en lui donnant une tête de poisson-chat. Mathilde, future héritière des magasins Consomax et éternelle recalée des concours de la fonction publique, voit tout ça comme un mauvais moment à passer. Elle espère surtout qu'elle sera rentrée à temps pour le concours d'assistant de sous-chef à la direction du contrôle de la vie sociale et personnelle, le C.A.S.C.D.C.V.S.P. Lionel, qui a dû naître vieux à moins que la vie ne se soit chargée de le faire vieillir prématurément, montre de plus en plus de signes de dépression : la preuve, c'est lui qui va le moins vite sur son vélo. J'ai l'impression qu'il n'est même plus en état de se poser de questions, ni sur lui ni sur l'île, ni sur rien : il attend. Marie-Louise se contente de répéter comme une litanie : « Je m'appelle Marie-Louise, j'ai vingt-six ans, je suis née à Tours et je veux être funambule ». Artiste plasticien au RMI et citoyen invétéré, Virgile s'enfonce au fil des jours dans un délire mystico-poétique, se prenant pour un Walt Whitman du XXI^e siècle, noircissant son carnet d'odes à la nature et d'appels à la communion charnelle.

Ce matin, j'ai vu une forme à demi enfouie sous les branchages, et une robe blanche, salie — le corps de Marie-Louise. En haut luisait une corde argentée, tendue entre deux arbres. Le travail rend digne. Gagnez la vie que vous méritez. Osez être le meilleur. Consommer est un droit inaliénable. Lionel est mort comme il avait vécu, bêtement, la tête coincée dans sa boîte réfrigérée vide portant le numéro 7823469R. D'après Fred, il a sûrement glissé sur une peau de banane, mais la thèse du suicide n'est pas écartée : il avait déjà tenté de se taillader les veines avec une chaîne de vélo. Loi des séries : Mathilde a avalé son extrait de naissance, soi-disant accidentellement, la main happée par le sanibroyeur numéro 64831272. 127Z. Bizarre : d'aucuns suspectent Michel d'avoir éliminé sa plus sérieuse rivale, polydiplômée en sociologie, philosophie et littérature — avant que ces filières ne soient remplacées par les sections « communication multi-supports », « lobbying agressif », etc.

Cette nuit, je n'ai pas pu dormir : sans lumière dans la case, impossible de lire. Apparemment, lecture et écriture sont des activités plus ou moins prohibées, ici ; d'ailleurs Virgile ne retrouve plus son carnet — sûrement confisqué. En pleine nuit, une voix mielleuse est sortie du mur : c'étaient des publicités pour tout et n'importe quoi. Pas moyen de l'arrêter — l'enfer pendant deux bonnes heures, puis elles ont cessé d'elles-mêmes. Les autres ne m'ont pas cru quand je leur ai raconté ; il faut dire que personne n'avait eu l'idée avant moi de recracher le cachet noir. Lors d'une énième course en forêt, Virgile nous a justement fait remarquer qu'on n'entendait jamais d'oiseaux. C'est vrai : pas d'oiseaux, d'insectes, de poissons — pas même de moustiques. Aucun fruit non plus.

« J'ai compris, c'est une installation : tout est factice ! J'ai vu un truc comme ça dans l'expo d'un artiste écolo en Suisse ! » s'est exclamé Virgile, avant de se mettre à mâcher une feuille pour prouver qu'elle était en plastique.

Une après-midi, alors que nous pédalions, Fred a craqué :

« J'en ai marre de vous, de voir vos gueules et puis de surveiller des dégénérés sur une île à la noix, c'était pas mon idée, c'est pas ce que je voulais, moi, je voulais juste gagner ma vie, hein, en attendant, parce que j'aurais pu être un grand champion de Rubik's cube, même que j'avais des prédispositions, mais je me suis ouvert la main en dégoupillant des huîtres chez ma sœur à Noël 92, l'accident à la con et voilà, ma chance était passée, hein, fini, vingt ans, vingt ans de ma vie à essayer de faire se bouger le

cul à des tanches, des résidus de bidet, des viocs et des cassos, merde, j'en ai ma claque maintenant, je me tire, voilà. »

Fred a continué tout droit puis s'est enfoncé dans l'eau, solennellement. On l'a regardé partir sans rien dire ; de toute façon, qu'est-ce qu'on aurait pu faire ? Le lendemain, la mer a vomi son corps comme un calamar pas frais. Avec ou sans lui, la vie continue sur l'île. Finalement, on n'est pas si mal ici : on est logé, nourri, occupé toute la journée — pas le temps de trop réfléchir. Depuis quelques jours, Michel nous répète que « le travail rend digne » : quand je le lui ai fait observer, il a rétorqué que j'avais dit « consommer est un droit inaliénable » au moins six fois hier, ça m'étonne. Virgile énerve tout le monde à force de se vanter de la Xintio 2000 qu'il compte s'acheter pour ses trente ans ; Michel parle d'un shampoing anti-calvitie qu'il lui faut de toute urgence, quant à Jocelyne, l'existence lui paraît impossible sans la toute dernière crème régénérante luttant contre le vieillissement. Ce soir-là, nous nous sommes tous endormis dans le même éden publicitaire.

Mes yeux s'ouvrent sur l'affiche « Le travail rend digne ». La réunion est finie : comme les trois autres, je signe la feuille d'émargement où quatre noms ont disparu, puis chacun part de son côté, sans un mot.

Je m'engage dans l'avenue principale envahie d'écrans publicitaires géants : elle n'a jamais été aussi propre — on pourrait manger par terre. La route et le trottoir ont l'air d'avoir été javellisés, désinfectés ; il n'y a que le ciel, d'un gris sale, à ne pas avoir été récuré. Je me souviens qu'il faut absolument que j'aille au supermarché le plus proche ; j'y renonce en voyant l'interminable file d'attente envahissant le trottoir. Des vieillards s'activent à astiquer l'immense vitrine du magasin ; des adolescents aident les clients à charger leurs voitures ; une employée en fauteuil électrique distribue des tickets déterminant leur ordre de passage ; un S.D.F. enfin pose sa cannette de bière pour mieux balayer le bas-côté. C'est vrai que le travail rend digne. Un homme émerge de la foule en tenant des propos anarchistes : les réactions vont de l'exaspération polie aux insultes. Sûrement un fou, un inadapté, reliquat d'une civilisation morte. Fouillant machinalement dans mon sac, je retrouve les romans devenus inutiles et décide de les rapporter à la bibliothèque. En remontant l'avenue, je découvre qu'elle a été remplacée par un centre de tri des déchets. Par chance, un container recycle cartons et papiers : j'y jète les livres par-dessus une boîte de corn flakes et un vieux magazine. Puis je me laisse happer par la foule, sans résistance, devenant moi aussi un rouage du système.

Je m'y habituerai — *ce sera la vie française.*

A-t-on jamais vu les insectes lire ?

Insectarium : établissement scientifique où l'on élève des insectes, et notamment des insectes entomophages qui servent à détruire les insectes nuisibles. (Dictionnaire culturel Le Robert, T.II, p.2010).